

Possède-moi

Tome 1

*Thriller lesbien
dans l'univers du Quinnverse*

Kyrian Malone

Une *Dark Romance Slow Burn...*



Tous droits réservés.

ISBN :

Copyright © 2025

S T E D I T I O N S . C O M
ROMANCES LESBIENNES



Note d'intention

Le personnage de Beth Hamilton a été conçu comme une figure originale, mais certains traits – notamment sa complexité émotionnelle, son tempérament sauvage et sa liberté de ton – sont un clin d'œil assumé à Beth Dutton, personnage emblématique de la série Yellowstone. Il ne s'agit pas d'une adaptation ni d'une copie, mais d'une inspiration libre, née d'un profond attachement à ce type de figure féminine hors norme.

Dans mes œuvres, vous aurez remarqué une constance singulière : l'utilisation des mêmes prénoms et parfois des mêmes traits de caractère pour mes personnages. Cette méthode est une invitation à une expérience de lecture que vous ne trouverez nulle part ailleurs.

Imaginez-vous un instant dans le monde du cinéma. Lorsque nous apprécions une actrice ou un acteur, nous sommes tentés de suivre leur carrière, découvrant des rôles variés dans des films aux contextes distincts. Cette continuité crée un fil d'Ariane émotionnel, reliant des œuvres par une présence familiale.

De la même manière, dans mes romans, les personnages portent les mêmes prénoms et noms. Cette récurrence est une invitation à explorer différentes facettes d'une personnalité et des existences, à la voir évoluer dans des contextes, des époques et des intrigues variées.

Cette approche est ma manière de les imaginer, de créer un univers littéraire où chaque histoire est liée par des fils invisibles.

Je vous convie donc à plonger dans ce nouveau roman, une œuvre distincte et indépendante, semblable à une toile inédite où se révèlent les portraits des femmes qui m'inspirent...

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	7
Chapitre 1	10
Chapitre 2	20
Chapitre 3	42
Chapitre 4	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 5	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 6	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 7	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 8	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 9	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 10	Erreur ! Signet non défini.
Chapitre 11	Erreur ! Signet non défini.
ÉPILOGUE 1.....	Erreur ! Signet non défini.
ÉPILOGUE 2.....	Erreur ! Signet non défini.

PROLOGUE

*

Quelque part Utah, forêt de Chayton

Beth Hamilton avait recommencé à fumer et observait les deux corps morts à ses pieds : Keeley et l'agente Wheeler. Elle n'avait jamais enterré un corps et l'idée ne l'effrayait pas autant que celle de retourner dans le Montana.

Elle avait déconné avec ces deux-là au cours des derniers mois, et un constat intéressant s'imposait à elle : les avoir tuées provoquait un léger pincement au cœur. Un pincement, oui. Pas assez pour en faire une affaire d'État ou un cas de conscience, mais suffisant pour alimenter sa colère contre elle-même.

— Foutu gâchis, lâcha-t-elle.

Bien sûr, elle avait envisagé de les épargner, de leur expliquer la situation. Elle avait voulu croire qu'elles se seraient contentées d'une simple discussion de rupture. Mais c'était naïf, et Beth était une femme lucide : les gens, surtout ceux qu'on blesse, exigeaient toujours de comprendre. Ils fouinaient, interrogeaient, et ça, elle ne pouvait pas se le permettre.

Résultat... elle avait dû en finir proprement pour ne pas avoir à s'inquiéter ni de l'une, ni de l'autre. Hors de question de perdre du temps à expliquer sa situation ou pire, de les voir débarquer dans le

Montana alors que Sarah s'y trouverait...

Elle avait dû se résoudre à les sacrifier pour effacer ses empreintes, gommer la mémoire, s'assurer qu'aucune d'elles ne puisse parler. Ni maintenant ni jamais ni à personne.

Elle tira une bouffée qu'elle recracha en observant les tombes creusées.

Personne ne savait combien la tâche était éreintante ! Cela lui avait pris des heures et elle se sentait dégoûtante. Pas de sang puisqu'elle avait injecté une forte dose de morphine à l'une et l'autre pour arrêter leur cœur, mais de sueur, de terre, et de cette chose plus insidieuse qu'on appelle « *le point de non-retour* ».

Elle fouilla dans la poche intérieure de sa veste, en sortit un petit paquet de lingettes antiseptiques. Se frotter les mains, c'était une habitude, un geste réflexe... d'aucuns diraient que c'était un toc. Elle s'en passa une première sur les mains, les poignets, les ongles, jusqu'à frotter les jointures une à une. Une deuxième. Puis une troisième. C'était son rite, une manière de se rappeler que tout était sous contrôle.

Certes, elle aurait pu payer quelqu'un pour s'en occuper. Elle connaissait des gens discrets à un prix raisonnable. Mais Keeley et l'agente Wheeler avaient mérité de mourir de sa main, sans souffrance.

Une bouffée de nicotine, un soupir, et elle écrasa sa cigarette contre une pierre avant de la mettre dans un petit sachet en plastique qu'elle replaça dans sa poche. Pas question de laisser la moindre trace d'ADN sur leur tombe. Ensuite, elle poussa le premier corps dans la fosse puis le second suivit. Elle déversa un peu de chaux pour dissoudre le tout, attrapa la pelle et commença à remettre la terre sur les corps.

Pas un mot.

Pas un adieu.

Juste le silence solennel de ce moment où elle enterrait ses secrets.

Une réflexion évidente la traversa : la prochaine fois, elle creuserait avant de s'attacher !

CHAPITRE 1

*

« Celui qui combat des monstres doit veiller à ne pas devenir monstre lui-même. »

Par-delà le bien et le mal
Nietzsche, aphorisme 146.

*

Depuis son départ de L.A. la veille, Beth avait déjà conduit plus de dix heures, une partie de la nuit, sans s'arrêter, sans manger, juste les yeux rivés sur la route, une bouteille de whisky entre ses cuisses. Elle s'était remise à fumer et à boire sans préavis, comme on replonge dans une vieille habitude toxique avec la rage au ventre.

Keeley et Juliet ? Effacées. Dissoutes.

Un seul nom occupait son esprit, une silhouette qui revenait la hanter sans relâche : Sarah.

Elle avait prévenu sa collaboratrice Allison qu'elle partait, sans date de retour, pour au moins deux semaines. Aucun appel, aucun mail ne lui serait transmis, et c'était bien la première fois qu'elle se coupait de tout. Ça ne lui ressemblait pas. Pas plus que cette bouteille à moitié vide qu'elle attrapait d'une main entre deux virages.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout sur le testament ?

Ça n'avait aucun sens. Elle secouait la tête, rageait, rallumait une cigarette, reprenait une gorgée.

Autour d'elle, les paysages avaient changé sans qu'elle ne s'en rende vraiment compte. Les palmiers avaient disparu quelque part entre Sacramento et Reno. En plusieurs centaines de kilomètres, les collines étaient devenues des plateaux, puis des forêts de conifères. À présent, des montagnes bordaient la route. Elle aurait pu s'en émerveiller, comme à chaque fois qu'elle retournait dans le Montana pour dix jours. Mais ça, c'était avant. Avant l'appel du notaire.

Aujourd'hui, elle ne voyait que le vert des pins et le gris du ciel. Elle ne s'arrêtait pas. Elle roulait comme si la route était un putain de fil de funambule, et elle, une silhouette paumée au bord d'un précipice.

Elle avait retiré ses talons en entrant dans le Nevada et maintenant, elle conduisait pieds nus. Elle n'était plus du tout dans le même état que la veille quand elle s'était tenue au bord des tombes de Keeley et Juliet. Non... là, elle émanait ce calme inhabituel des gens qui viennent de dépasser la ligne rouge. Plus de panique. Plus de réflexion. Juste une tension démente sous la peau.

Des suppositions tournaient en boucle dans son esprit pour justifier la présence de Sarah sur le testament. Des hypothèses absurdes, désespérées, qu'elle balayait mentalement aussitôt qu'elles se formaient, sans réussir à les empêcher de revenir.

Peut-être qu'il s'était juste trompé de nom.

Une autre Leary ? Une homonymie malheureuse ? Ça arrivait ... non ?

En fait, non... elle savait que ce genre d'erreur n'arrivait jamais dans un testament. Peut-être qu'un

tiers avait trafiqué quelque chose. Sa mère Jodie par exemple ? Elle aurait pu falsifier un document ou manipuler le notaire pour avoir sa part du gâteau ! Beth se souvenait que son père était sorti avec elle à une époque. Jodie Leary en était capable. Elle savait convaincre, tordre les faits...et cette idée-là, elle ne pouvait pas la digérer. Ou peut-être que c'était un geste de culpabilité posthume pour l'avoir un jour chassée du ranch...

Elle secoua la tête, tentant de faire taire les voix contradictoires. Mais aucune version ne lui convenait. Aucune n'était assez propre, assez cohérente, pour lui permettre de poser le problème à plat. Tout se mélangeait : la trahison, la colère... le manque.

Beth inspira une nouvelle bouffée. Elle sentit la nicotine la heurter en plein plexus et son estomac vide grogna. Elle s'en foutait. Elle avait la bouche pâteuse, le cœur lourd, les reins douloureux d'avoir trop conduit, mais elle n'allait pas s'arrêter maintenant.

Elle en était incapable.

Parce que s'arrêter, c'était risquer de penser.

Le panneau « Hollow Ridge – 21 kilomètres » apparut soudain au bord de la route. Elle baissa les yeux vers la bouteille et accéléra.

La route était droite, quasi déserte.

Elle la connaissait par cœur et baissa légèrement la vitre, laissant le vent glacé lui fouetter le visage. Elle avait l'impression d'être sous anesthésie depuis des heures.

Depuis ce foutu appel en réalité.

Dans le rétroviseur, elle aperçut sa propre silhouette : les traits tirés, les yeux cernés, le mascara dégoulinant oublié depuis Los Angeles. Elle avait clairement une tête de déterrée. Ironique, pour

quelqu'un qui avait dissimulé deux cadavres moins de six heures plus tôt.

Elle ne se reconnaissait plus, étrangère à elle-même. Et cette étrangère-là n'était pas la Beth Hamilton de Los Angeles, celle qui portait des tailleur chic, qui signait des contrats à sept chiffres.

Non. Ce regard-là, c'était celui d'avant. Celui de la gamine paumée, instable, qui se noyait dans le whisky et les cendriers pleins. Celle que le Montana avait vue tomber puis se relever cent fois, sans jamais vraiment guérir. La version d'elle-même qu'elle avait cachée depuis des années : la mélancolique, la rageuse, la bipolaire. Autant de version *Beth Hamilton* qu'aucun psy n'avait jamais réussi à soigner.

Et voilà qu'un simple appel suffisait à tout foutre en l'air après dix ans d'abstinence.

Un appel. Une phrase. Un prénom.

Et tout s'écroulait.

Sarah...

— Foutaises ! lâcha-t-elle.

Elle écrasa son mégot dans le cendrier et alluma une autre cigarette comme une respiration. Elle accélérerait encore sans même s'en rendre compte.

La bouteille calée entre ses cuisses, la clope au coin des lèvres, des sirènes retentirent derrière elle.

Elle jeta un œil dans le rétro...

— Et merde !

C'était une voiture de patrouille, ses gyrophares allumés.

Elle ralentit pour rouler lentement sur le bas-côté, les mains agrippées au volant. Elle n'était pas en état de discuter avec un flic. Encore moins à un connard du Montana. Elle ajusta son décolleté, prête à sortir l'artillerie lourde, mais ce ne fut pas un inconnu qui

approcha du véhicule et elle se mit à rire :

— Putain, c'est toi !

John Hamilton... son frère cadet.

Stetson sur la tête, tenue impeccable, main sur le ceinturon doré près de son insigne. Il affichait ce regard mi-incrédule, mi-déconcerté.

— T'es sérieuse, Beth ?

Elle devina son étonnement en voyant son visage marqué de mascara fondu.

— Salut, Johnny.

— Putain ! Tu ne pouvais pas prendre un taxi ?

Il ouvrit lui-même la portière :

— Tu t'es vue ? Tu pues l'alcool. Tu as roulé comme une tarée, tu as failli percuter un chevreuil.

Il attrapa la bouteille coincée entre ses jambes :

— Et tu te trimballes ça avec toi ?

Beth soupira doucement :

— On se calme, je ne buvais pas. Enfin... pas vraiment.

— Tu t'entends, là ? Je suis sûr que tu ne tiens pas debout.

— Tu sais très bien que j'ai l'alcool fonctionnel.

— Et ton foie, il fonctionne encore, lui ?

— Mon foie t'emmerde comme chaque putain d'organe de mon corps.

John était désappointé. Il passa une main sur son front et recula de deux pas. Il semblait ne pas savoir s'il devait gifler sa sœur ou l'embarquer au poste pour la placer en cellule de dégrisement.

— OK. J'imagine que tu bois comme un trou parce que tu as appris que Sarah était sur le testament !

Ce nom effaça aussitôt le sourire des lèvres de Beth.

— Tu sais quelque chose ?

— Non, rien, si ce n'est qu'ils l'ont retrouvée et qu'elle viendra demain au ranch pour la lecture

Beth pâlit. Sarah serait là ? C'était trop tôt, elle n'était pas prête :

— Depuis quand on lit un putain de testament avant des funérailles ?

— J'en sais rien, Beth. C'était la volonté de papa. Maintenant, sors de ta voiture. Je te ramène au ranch.

— Je peux conduire.

— Non ! Tu ne peux pas, et tu vas la boucler avant que j'oublie qu'on a le même sang.

Beth roula des yeux, même si elle savait qu'il avait raison. Elle n'était pas en état de poursuivre la route, ni même de s'obstiner avec John.

— OK !

Elle récupéra son sac à main, sa veste, ses talons hauts, tandis que son frère récupérait sa valise à l'arrière.

Elle monta dans le Range Rover de police sans protester et John démarra, lançant un appel à Clint Granger, l'un de ses adjoints et amis, pour faire ramener la voiture de Beth au ranch.

Il jetait des coups d'œil réguliers dans sa direction et finit par dire :

— Juste pour que tu ne sois pas surprise... Il y a du monde au ranch.

— Sans rire, lança-t-elle bras croisés. Les vautours sont déjà là ?

— C'est la famille, Beth. Tu as beau l'avoir fuie, elle n'est jamais partie.

— Qui sera là ?

— Uniquement les personnes concernées. Emily...

Leur tante, qui s'était toujours prise pour la matriarche de la famille depuis la mort de leur mère.

— ... Derek, continua John.

Son cousin qui devait déjà être en communication avec les entrepreneurs du coin pour découper leurs domaines en lots résidentiels.

— ... il est venu avec sa fille, Nora.

Une gamine insolente que Beth avait toujours adorée.

— ... et enfin, Hal.

Leur oncle Harold, 70 ans, toujours vivant, toujours muet mais qui savait écouter, n'oubliait rien et repartirait dans sa campagne texane après la procédure.

— Tu sais, ajouta John, t'es peut-être pas prête à entendre ce qu'il y a dans ce testament, mais à mon avis, eux non plus.

— Et toi tu l'es ?

— Je n'en sais rien ! Je pensais que papa me disait tout, mais visiblement, je me suis trompé. Ce que je sais par contre, c'est que demain matin, ce testament sera une putain de bombe.

— Génial, dit Beth. Je suis d'humeur explosive.

John secoua la tête alors que le portail du ranch apparaissait au bout du chemin, grand ouvert.

Le véhicule s'enfonça dans l'allée principale bordée de prairies, jusqu'à la grande maison de bois et de pierres qui trônait, imposante, au milieu des collines.

John coupa le moteur, et Beth descendit du véhicule en silence, talons à la main, veste et sac à main sur le bras. Quand ils franchirent la porte d'entrée donnant directement sur le salon, ils étaient là. Tous. Emily, droite comme un piquet. Derek, verre de vin à la main. Nora, les yeux rivés sur son écran de téléphone et Hal, immobile, le chapeau enfoncé sur le bas du front.

Tous tournèrent la tête vers elle et se turent.

Beth soutint les regards de chacun puis détourna les yeux, sans les saluer. Elle monta les escaliers jusqu'à sa chambre, referma la porte du pied et laissa la valise dans un coin avant de s'approcher de la fenêtre.

La lumière du Montana qui tombait en biais à travers les rideaux blancs n'avait pas changé.

Elle, si. Mais cette chambre, non.

Tout y était intacte ici. Le parquet ciré qui grincait près de la commode. Le bureau de bois massif, trop grand pour une gamine, trop petit pour contenir la mémoire d'une vie. Les étagères remplies de livres de philosophie et de psychologie, certaines reliures tachées de cendre, d'autres de vin rouge. Et ce lit... ce foutu lit dont elle n'avait jamais eu le cœur de se débarrasser.

Beth inspira profondément, puis se laissa tomber sur le matelas, bras écartés, yeux clos. Un souffle lui échappa, plus douloureux qu'un sanglot.

Elle ne revenait jamais ici pour eux.

Pas pour Emily, ni Derek, ni même John.

Elle revenait pour cette chambre. Pour ces quatre murs imprégnés d'odeurs du passé, de souvenirs ravalés, de silences criants. Elle revenait pour ce plancher qui connaissait la cadence exacte de leurs pas, pour cette lampe de chevet sous laquelle elle avait caché une lettre de Sarah qu'elle n'avait jamais osé relire.

Elle revenait pour le fantôme de leur amour, celui qui ne criait pas, qui ne frappait pas, mais qui pesait chaque seconde dans sa mémoire.

C'était ici que tout avait commencé.

Ici que tout avait basculé.

Elle ouvrit les yeux et les posa sur le miroir

accroché à l'armoire. Un miroir ancien, piqué de noir, qui reflétait une version floue d'elle-même.

— Tu as l'air d'un putain de cadavre, murmura-t-elle à elle-même.

Elle était encore saoule et se redressa lentement. Elle retira sa veste, puis ses chaussures, et alla s'asseoir à même le sol, dos au lit. Elle sortit une cigarette, mais ne l'alluma pas. Elle la fit simplement tourner entre ses doigts, comme un talisman.

Ce n'était pas une crise.

C'était un rituel.

Un retour au point d'origine, à l'endroit précis où elle avait aimé Sarah avant que tout foute le camp. Ce prénom seul suffisait à retourner son estomac où une nuée de papillons venait virevolter. Cette chambre portait la marque, l'empreinte invisible de leurs nuits d'été passées à parler à voix basse, à rire sous les draps, à découvrir leurs corps comme des terrains vierges et interdits.

Elles avaient peint ce mur ensemble, un été, en se lançant des taches de couleur. Elles avaient écouté de la musique très fort, en dansant jusqu'à ce que le parquet tremble sous leurs pas.

Elles avaient pleuré ici aussi.

Beth pencha la tête en arrière et ferma les yeux. Elle sentit ses paupières brûler, mais aucune larme ne vint. Ce n'était pas la nostalgie qui l'étreignait, c'était un autre poison, une forme de loyauté maladive à cette terre, à cette maison, à cet endroit où tout avait été vrai, surtout l'horreur de leur séparation. Parce que c'était ici qu'elle s'était construite, détruite, et ressuscitée avec la fierté des bêtes blessées qui refusent de crever.

Chaque année, elle y revenait pour se ressourcer, se

rappeler, souffrir en silence de cette douce mélancolie qui lui collait à la peau comme un parfum d'enfance, un de ces chagrins d'âme qu'on apprivoise à force de le côtoyer, jusqu'à le préférer à tout réconfort. Cette pièce, cette maison, ce ranch... c'était son tombeau vivant, celui d'une époque où tout avait un sens, même le chaos.

La mélancolie de Beth n'était pas tournée vers un passé idéalisé. Elle n'était pas douce, pas romantique ou contemplative. Elle était sauvage, acide, irrationnelle. Elle venait des tripes, de la mémoire du corps, des odeurs imprégnées dans le bois, des traces laissées par les doigts de Sarah sur la rambarde de l'escalier. Elle venait des draps froissés, des rires étouffés, des regards dérobés derrière les rideaux fermés.

Personne ne savait de quoi elle était faite : de souvenirs que personne ne pourrait jamais lui enlever, mais qui ne guériraient jamais non plus. Un poison lent, devenu besoin, un besoin de revenir, encore et encore, là où ça faisait mal, pour vérifier que la douleur était toujours là et l'entretenir. Et à chaque fois, elle la retrouvait, fidèle, intacte, comme une piqûre pour ne pas oublier.

Elle posa la tête contre le matelas et murmura :

— Je ne te pardonnerai jamais.

Personne ne pouvait deviner exactement à qui s'adressaient ces mots. Pas même elle.

À Sarah ?

À son père ?

À son frère ?

Ou à elle-même ?

CHAPITRE 2

*

*« Ce n'est pas le doute,
c'est la certitude qui rend fou. »*

Le Gai Savoir
Nietzsche

*

Il était environ onze heures du matin, quand Beth arriva dans le grand salon familial où toute sa famille s'était réunie.

John lui lança un regard noir. Il était seul et sa femme Rebecca enceinte de sa progéniture n'avait effectivement rien à faire ici. Emily, assise à côté de lui, se tenait bras croisés, le visage fermé, comme si elle assistait déjà à l'enterrement. Derek, légèrement avachi, feuilletait une brochure immobilière, l'air de s'ennuyer royalement. Nora tapotait sur son téléphone, écouteur dans une oreille et absorbée par ce qu'elle regardait. Et Hal, fidèle à lui-même, muet comme une tombe, fixait l'horizon par la fenêtre comme si le ciel allait lui livrer une réponse à la

question que tous se posaient : pourquoi Sarah Leary était-elle citée dans l'héritage familial ?

Beth approcha de la table où le petit-déjeuner avait été servi et remplit sa tasse avant de prendre place dans le grand fauteuil près de la cheminée.

Des lunettes fumées sur le nez pour cacher ses cernes et son regard acerbe sur sa famille, elle mâchait lentement un chewing-gum à la menthe pour masquer son haleine de cimetière et lutter contre le goût acide dans sa bouche. Elle avait une gueule de bois monumentale, mais ne laissait rien transparaître malgré son air insolent et méprisant que tout le monde lui connaissait ici.

Sauf pour Reese, leur sœur cadette. Celle-ci était assise sur le fauteuil. Veste crème, talons beiges. C'était la seule personne ici qu'on pouvait décentement présenter à tout le monde sans craindre un mot plus haut que l'autre. C'était elle qui était venue frapper à sa porte ce matin, elle qui l'avait réveillée en lui apportant un comprimé effervescent dans un verre d'eau. Et c'était probablement grâce à elle que Beth avait daigné s'habiller correctement pour ne pas descendre en peignoir.

Le notaire arriva enfin.

Un homme de la soixantaine qui prit place sur l'un des canapés, posant plusieurs documents sur la table et sur ses cuisses.

— Je vous remercie de m'avoir convié ici pour la lecture du testament de monsieur Hamilton.

Puis il enchaîna :

— Madame Leary a appelé. Son avion a atterri avec un peu de retard, mais elle devrait arriver au ranch d'une minute à l'autre.

Un silence s'ensuivit. Ce nom était désormais

suspendu au-dessus de leur tête comme une menace. Personne n'y comprenait rien, personne ne parlait et le notaire soupira parfois, jouant avec le capuchon de son stylo.

Beth, elle, venait de pianoter sur son téléphone pour vérifier les provenances des avions ayant atterri à Jackson Hole durant la dernière heure. Elle en repéra trois, dont un long courrier : New York. C'était forcément le vol de Sarah.

Puis on entendit frapper et Julia, la gouvernante de leur père qui les avait tous vus grandir, partit ouvrir et annonça :

— Madame Leary est là.

Beth ôta aussitôt ses lunettes de soleil et posa son regard sur elle, prise d'un vertige incontrôlable. Son regard s'accrocha d'abord à la canne : fine, noire, élégante, rehaussée par une tête de hibou en bronze sculpté. Un détail incongru qui soulevait déjà mille questions. Puis elle longea sa silhouette.

Sarah...

Sa Sarah était là, vraiment là.

Si belle, mais aussi...différente.

Elle l'avait cherchée depuis des années et elle revenait à elle, là où tout avait commencé.

Plus de quinze ans avaient passé et elle se tenait dans l'encadrement de la porte, plus resplendissante que dans les souvenirs que Beth n'avait jamais pu enterrer. Un mystère taillé dans une silhouette élégante qui la laissait sans voix. Elle était vêtue d'un long manteau noir ajusté, que Julia lui prit sans un mot. Et ce charisme... un *foutu* charisme. Beth, qui dominait d'ordinaire chaque pièce par sa seule présence, ressentit un frisson lui remonter la colonne. Une secousse qui semblait reparamétriser les programmes

internes de son cerveau. Puis son regard accrocha enfin son visage — *ces fous yeux verts* — perçants, insondables. Ils la scannaient en retour avec lenteur comme on juge une ennemie, comme on se rappelle d'une amante.

Et rien ne tremblait chez Sarah. Rien. Ni son regard, ni sa bouche, ni sa main posée sur la canne.

« Que lui était-il arrivé ? » fut la première question que Beth se posa.

Sarah prit place dans un fauteuil de l'autre côté de la table et Beth ne la quitta pas des yeux. L'arrogance s'était figée sur son visage et ses pensées tournaient à une vitesse vertigineuse.

Elle ne savait rien d'elle.

Absolument rien.

Et ça, c'était inacceptable.

Sarah vivait-elle bien à New York comme le vol l'indiquait ? Pourquoi cette canne ? Travaillait-elle ? Dans quel domaine ? Avait-elle de l'argent ? Évidemment. Ce manteau était fait sur mesure ! Était-elle mariée ? Divorcée ? Avec un homme ? Une femme ? Avait-elle des enfants ? Une carrière ? Des secrets ? Et Beth, qui lisait les gens comme des romans ouverts, ne parvenait ici qu'à lire un poème crypté. Elle tentait d'analyser, de disséquer, mais rien ne filtrait. Sarah était un mur et ça, c'était fascinant, déroutant, insupportable...

John se leva :

— Heureux de te revoir, Sarah.

Puis il se rassit.

Beth venait de tourner son regard vers cet abruti et rien ne l'étonnait : ni son regard brillant sur elle ni ce petit sourire se voulant charmeur mais qui lui donnait cet air d'un chien battu.

— Bien, puisque tout le monde est là, déclara le notaire, nous allons pouvoir commencer.

Il ajusta ses lunettes de vue sur son nez, vérifia une dernière fois les feuillets devant lui, puis leva les yeux vers les membres de la famille Hamilton. Tous les regards convergeaient vers lui.

— Il s'agit ici de la lecture des dernières volontés de monsieur Jason Hamilton, décédé le 4 juin, propriétaire du domaine de Hollow Ridge et du ranch du même nom. Le testament que je vais lire aujourd'hui a été modifié trois mois avant son décès, et enregistré selon les procédures légales en vigueur.

Il fit une pause et poursuivit :

— Tous les héritiers désignés dans le document sont présents dans cette pièce. Je vais donc commencer par la répartition initiale des biens et des legs nominatifs.

Il tourna la page :

— À madame Emily Hamilton, sa sœur, il lègue une rente annuelle destinée à subvenir à ses besoins, ainsi qu'un droit de résidence à vie dans la maison secondaire du domaine.

Emily hocha la tête, impassible.

— À monsieur Derek Hamilton, son neveu, il lègue les terres situées à l'est du domaine, dites « parcelles vertes », sous condition qu'elles ne soient ni vendues ni exploitées pour des projets industriels ou résidentiels sans l'accord unanime des cohéritiers.

— Quoi ? Mais il n'a pas le droit ! s'écria ce dernier.

— Tais-toi ! l'accusa Emily.

Derek fronça les sourcils, déjà en train d'envisager un moyen de contourner la clause.

— À mademoiselle Nora Hamilton, sa petite-

nièce, il attribue une bourse d'études de cent mille dollars, utilisable à sa majorité ou lors de son entrée dans un établissement d'enseignement supérieur.

Nora leva les yeux de son téléphone, surprise, un peu émue, mais elle ne dit rien.

— À monsieur Harold Hamilton, il lègue le vieux fusil de chasse familial et son fauteuil près de la cheminée. Il précise, je cite : « *Parce qu'il a toujours su écouter.* »

Hal ne bougea pas. Mais un petit souffle dans sa moustache trahit un sourire invisible.

Le notaire tourna une page.

— Quant au domaine principal de Hollow Ridge, son ranch, ses terres, ses bâtiments, ses bêtes, ses ressources agricoles et aux actifs financiers associés, d'une valeur estimée à un peu plus de six millions de dollars, monsieur Hamilton les lègue à parts égales à ses enfants : Elizabeth Hamilton, John Hamilton, Reese Hamilton...

Il marqua une pause infime, comme s'il redoutait la suite :

— ...et Sarah Leary.

Le silence fut immédiat.

Puis une chaise racla le sol.

— Pardon ? lança John en se redressant. Vous... vous avez dit quoi, là ?

Il cligna des yeux :

— C'est quoi, cette histoire ? Sarah Leary n'est pas notre sœur. Elle n'a aucune filiation avec nous.

Sarah ne bougea pas et sa réaction n'échappa guère à Beth. Elle savait ! Depuis peu, mais elle avait su avant d'arriver. Elle demeura là, impassible sur sa chaise, les doigts posés avec calme sur le hibou de sa canne. Aucune réaction. Aucune tension visible.

Le notaire, quant à lui, ne se laissa pas démonter. Il prit un second dossier, en tira une chemise cartonnée, et fit glisser le contenu sur la table devant John.

— Madame Leary est bien reconnue comme la fille biologique de monsieur Hamilton. Cette reconnaissance est appuyée par l'acte de naissance où apparaissent monsieur Hamilton et madame Jodie Leary, des tests légaux réalisés à la demande de votre père, ainsi que par une déclaration manuscrite annexée à ce dossier.

John regarda les papiers sans y toucher et sa mâchoire se contracta :

— C'est... c'est impossible, répéta-t-il. Il n'a pas pu coucher avec cette...

— Cette quoi ? l'interrompit Sarah d'un ton froid.

Il ravalà l'insulte spontanée qu'il s'apprêtait à prononcer tandis que Beth, elle, n'en croyait pas ses oreilles. Elle venait de récupérer l'extrait d'acte de naissance, les yeux rivés sur les détails inscrits. Elle n'était pas étonnée que tous les détectives embauchés aient échoué dans leur enquête. Son père s'était sûrement arrangé pour dissimuler toutes les preuves de leur filiation avec l'aide de complices à la mairie de la ville.

Sarah... sa sœur... ou plutôt... sa *demi-sœur* ?

Le choc interne qui la secoua était sans précédent. Une dissonance s'ouvrit dans son cerveau provoquée par ce secret d'outre-tombe qui leur éclatait en pleine figure.

Demi-sœur.

Ce mot pulvérisait l'ossature de ses certitudes.

Sarah Leary, la fille qu'elle avait aimée jusqu'à se consumer, la cause de toutes ses disputes avec son père, de ses... vices cachés, quand elle ressentait le

besoin de tuer ces hommes... n'était pas seulement l'ombre d'un premier amour perdu. Non. Cette femme avait façonné qui elle était devenue comme on grave un nom au couteau dans l'écorce d'un arbre. L'avoir perdue, l'avoir cherchée sans jamais la retrouver, c'était ce qui l'avait précipitée dans cet état de folie maniaque que même les psychiatres de Los Angeles n'avaient su guérir.

Sarah était devenue sa cicatrice... vivante.

Elle avait laissé un vide dans lequel Beth avait tout mis : sa colère, son désir, sa cruauté, son instinct de domination, ses pulsions de mort. Tout ce qui aujourd'hui faisait d'elle une *putain* de Tueuse inarrêtable. Et maintenant, ce vide se remplissait de nouveau et débordait.

Non pas d'amour, mais de chaos¹.

Et le chaos était l'inverse de l'ordre, un ordre intérieur qui lui était vital, une architecture mentale où tout était à sa place. Beth cartographiait les âmes comme d'autres cartographient des territoires. Mais là, face à Sarah, tout était flou. Tout échappait à la classification alors qu'il ne lui restait qu'une certitude : **la moitié de son sang** coulait dans ses veines. Et cette idée ouvrait sous ses pieds un précipice, un abîme démentiel d'émotions pures dans lequel elle se savait capable de plonger sans jamais remonter à la surface. Et pour cette raison, son regard ne quittait pas celui de Sarah. Et Sarah... Sarah la regardait en retour avec cette retenue souveraine qu'elle lui connaissait.

Beth sentit sa poitrine brûler.

Pas celle de la trahison.

Non, ça, elle l'avait déjà vécue.

¹ du grec khaos, « chaos originel, espace infini, ténèbres, gouffre »

Mais celle de la collision entre deux vérités inconciliables pour le commun des mortels : l'amour et la filiation. Elle, la prédatrice, la stratégie, l'insaisissable, se retrouvait prisonnière d'une révélation qui bouleversait jusqu'à sa propre structure. Elle aurait dû se lever, crier, hurler que tout cela était grotesque comme John venait de le faire. Mais elle ne fit rien. Elle ne le pouvait pas.

Parce qu'un paradoxe grandissait en elle.

Elle aimait cette idée. Elle l'aimait autant qu'elle la haïssait. C'était un lien, une vérité, une appartenance sublime par le sang. Sarah mesurait-elle la puissance de cette annonce qui les liait ?

Elle entendait John, Emily et Derek s'agiter, bouger dans leur petit théâtre familial, mais son esprit à elle était maintenant marqué au fer rouge parce qu'elle comprenait : Sarah était sa demi-sœur et leur père leur avait volé jusqu'à ce lien, le jour où il les avait vus s'embrasser. Au lieu de dire la vérité, il les avait éloignées... éloignées l'une de l'autre comme on éloigne une tentation, comme on cache un crime.

— Il y a forcément un moyen de contester ce qu'il a écrit ! dit Emily.

Mais le notaire répéta :

— Je vous dis que non. Tous les actes ont été rédigés dans le respect des procédures testamentaires du Montana, contresignés par deux témoins indépendants et validés par voie notariale. Il n'existe, à ce jour, aucun recours légal possible sans élément nouveau ou vice de forme. Or, il n'y en a pas. Votre père a pris soin de verrouiller chaque disposition de manière irréprochable. Ce testament est juridiquement incontestable.

Un soupir et il posa une enveloppe devant lui :

— Monsieur Hamilton a également souhaité adresser une lettre personnelle à chacun de ses enfants.

Il en extirpa des enveloppes cachetées et les déposa sur la table, une à une, devant leurs destinataires.

Beth observa son prénom inscrit en lettres manuscrites et se demanda s'il y avait d'autres secrets dans ces enveloppes. John, Reese, lisaien déjà la leur, mais Sarah et elle n'en faisaient rien.

Ce fut à cet instant que Sarah intervint pour la première fois et déclara :

— Je renonce à l'héritage.

Le silence fut immédiat. Tous les regards étaient désormais posés sur elle. Même le notaire était perplexe en connaissant la valeur du patrimoine légué.

— Vous êtes sûr ? lança-t-il.

Sarah soupira et se leva doucement en s'aidant de sa canne à tête de hibou :

— Oui. Je ne veux rien. Ni terres. Ni argent. Ni droits patrimoniaux. Merci d'écrire que je renonce à tout sans conditions.

Le notaire ouvrit la bouche, prêt à formuler une objection de procédure, mais Beth se leva soudain :

— Tu ne peux pas !

Le regard de Sarah brilla de surprise et se riva dans le sien. Venait-elle seulement de rêver cette intervention de la part de Beth alors qu'elle n'avait même pas daigné la saluer.

— Si, je peux et je le fais. Tout le monde sait ici qui je suis, et cet héritage ne me revient d'aucun droit !

Beth était hors d'elle.

Elle venait d'apprendre que celle qu'elle avait aimée, pleurée, rejetée, cherchée à oublier, était liée à elle par le sang. Ce sang, celui qu'on ne choisit pas. Et

alors qu'elle n'avait pas le temps d'assimiler cette vérité bouleversante, Sarah la détruisait et s'apprêtait à partir... encore ? Non. Elle ne le tolérerait pas :

— Ce n'est pas une question de droit. C'est une question de putain de respect envers notre père.

Sarah n'en revint pas de ces paroles et de ce ton tranchant.

— Où est le respect de m'avoir caché qui je suis pendant plus de 35 ans ?

— Nous n'étions pas plus au courant que toi !

— Là n'est pas la question, j'ai déjà un père décédé, je n'en veux pas d'un deuxième qui n'a jamais fait partie de ma vie.

Beth n'arrivait même pas à croire qu'elles se disputaient, et John intervint en regardant le notaire :

— Est-ce qu'elle peut vraiment renoncer à son héritage, Maître ?

— Oui en effet, elle le peut.

Beth riva un regard noir sur son frère :

— C'était la volonté de notre père ! Il l'a mise dans ce testament pour d'excellentes raisons et la moindre des choses serait de respecter sa putain de volonté !

Elle marqua une pause et tourna le regard vers Sarah :

— Et si tu crois que tu peux juste... dire non... et tourner les talons comme si tout cela n'avait aucune importance pour toi.

Sarah ne répondit pas. Pas tout de suite. Elle fixait Beth et avait su dès le premier regard, dès qu'elle avait franchi le seuil de ce salon, que cette dernière essaierait de la retenir. Elle n'avait pas su quand, ni comment, ni pourquoi, mais elle en avait eu la certitude. Toutes les deux n'avaient jamais été juste des amies, ni des confidentes étant adolescentes... ni même des sœurs

de cœur. Elles avaient été bien plus. Beaucoup plus... Elles s'étaient aimées à une époque où personne n'avait les mots pour le dire, où le monde entier conspirait pour leur faire croire que c'était mal. Et maintenant, apprendre qu'elles étaient liées par le sang, même à moitié, ouvrait en elle une brèche immense. Une faille où le passé et le présent se heurtaient avec violence. Mais elle ne laissa rien paraître. Pas un battement de cils. Pas un frémissement des lèvres. Pas ici et surtout pas maintenant.

— C'est pourtant ce que je vais faire.

— Si tu fais ça, tu ne vaux pas mieux que ce qu'il nous a fait il y a quinze ans.

Le silence devint glaçant.

Sarah ne détourna pas les yeux pour autant et Beth le constata dans ses yeux : elle accusait le coup. Et cela ne signifiait qu'une seule chose, ses paroles venaient de la blesser.

— Qu'a-t-il fait, il y a quinze ans ? osa John.

Emily et Hal attendaient aussi une réponse et là, dans un duo parfait qui sembla les trahir, Beth et Sarah lancèrent :

— Rien du tout.

C'était pourtant un mensonge, car la vérité les avait mises en miette et ni l'une ni l'autre ne révéleraient le champ de ruines que Jason Hamilton avait laissé derrière lui.

Sarah inspira lentement et malgré elle, son regard s'attarda une dernière fois sur Beth. Il n'y avait pas de colère, mais une profonde résignation et un orgueil blessé. Puis elle se tourna vers le notaire. Elle lança d'un ton formel, comme si elle plaiderait une affaire banale dans un tribunal du district de New York :

— Vous me transmettrez l'intégralité du dossier par mail. Je vous ferai parvenir mes contre-signatures dès validation des pièces. Assurez-vous également que le cadastre soit actualisé pour les quatre ayants droit mentionnés. Je ne m'oppose à aucune disposition.

— Très bien, madame Leary.

Elle attrapa son sac à main, le rabattit sur son épaule et tourna les talons.

La porte s'ouvrit.

Se referma.

Le silence s'installa.

La seconde suivante, Beth récupéra sa *putain* de lettre laissée derrière elle et sortit comme une flèche. Elle descendit les marches du perron, foulant la terre battue pieds nus.

— Sarah !

Celle-ci s'arrêta sans se retourner et Beth la rejoignit à grandes enjambées jusqu'à sa voiture, probablement un 4x4 de location récupéré à l'aéroport de Jackson Hole.

Elle se planta devant elle, suffisamment proche pour sentir son nouveau parfum qui n'avait plus rien à voir avec celui vanillé de la jeune fille qu'elle avait connu. Non, son odeur était boisée et citronnée...en adéquation avec la femme qu'elle avait devant elle.

— Tu ne peux pas arriver et repartir comme si de rien n'était.

— C'est pourtant ce qu'il y a de mieux à faire. Je ne veux pas de cet héritage.

En guise de réponse, Beth plaqua la lettre de leur père contre sa poitrine :

— Tu oublies ça.

— Je n'en veux pas.

Beth la regarda une seconde, le regard dur et sans

un mot, elle ouvrit son sac à main et y glissa la lettre d'un geste vif, comme on plante un drapeau sur un territoire qu'on refuse de céder.

Sarah préféra ne pas s'obstiner et monta dans sa voiture avec la lenteur d'une personne indisposée à cause de sa jambe. Elle posa son sac à côté d'elle et lança :

— À bientôt, Beth.

Elle referma la portière et démarra avant que le 4x4 ne s'éloigne sur la route de terre, soulevant un nuage de poussière derrière elle.

Beth resta seule, pieds nus, en peignoir, et ce ne fut pas sa colère qui grimpa, mais une véritable angoisse. Si elle laissait filer Sarah, c'était certain, elle ne la reverrait plus ! Une seule question se posait alors : où partait-elle ? Il n'y avait pas quarante réponses... Soit à l'aéroport de Jackson Hole, soit à l'hôtel, soit chez sa mère. Et la connaissant, elle irait forcément chez sa mère.

Elle fit demi-tour et marcha vers la maison, mais John sortit, les traits furax :

— Tu comptes faire quoi avec elle, au juste, hein ?
— Ce n'est pas le moment, John.

Elle le contourna et entra dans la maison, mais son cadet la suivit et insista :

— Si, c'est le moment ! Elle a renoncé à l'héritage, c'est ce que tout le monde voulait et tu n'as pas à t'y opposer !

Beth s'arrêta sur la première marche et se tourna vers lui :

— Tu n'as jamais rien compris à rien, pas vrai ?
— Comprendre quoi Beth ? Il n'y a rien à comprendre OK ? Son nom n'a rien à faire sur le

testament. Elle n'est pas des nôtres et elle le sait ! Elle a renoncé. C'est réglé. T'as pas intérêt à aller la convaincre de changer d'avis.

Beth s'approcha de lui, le regard noir et d'un geste vif, elle le poussa de sa main d'une frappe sur le torse :

— Tu crois que j'ai besoin de tes conseils ?

Il avala difficilement et elle réitéra :

— Tu crois aussi que je ne suis pas au courant que tu veux vendre le domaine avec Derek et Emily ?

— Je suis dans mon plein droit. C'est notre héritage et je peux disposer de ma part comme bon me semble.

Elle leva un doigt devant lui et menaça :

— T'as pas intérêt à faire le con, Johnny.

— Sinon quoi ? Tu vas faire quoi, hein ? Je ne vis même plus ici et je te signale que j'ai ma vie, ma famille, mes projets... alors qu'est-ce que tu vas faire, Beth ?

Elle avait envie de le frapper, mais tenta de contenir la colère qui bouillonnait en elle. En d'autres temps, en un autre lieu, elle aurait pu passer ses nerfs sur un type lambda qu'elle aurait croisé à Los Angeles, mais ici, dans le Montana, elle avait une règle d'or : pas de meurtre, pas une nouvelle fois...

— Ne t'avise pas de te mêler de ça ou de vouloir changer les dernières volontés de papa, reprit-elle, ou je te jure que tu auras de mes nouvelles.

Elle recula et monta à l'étage sans rien ajouter.

Une fois dans sa chambre, Beth alluma son téléphone et fouilla dans ses contacts. Ses doigts glissèrent sans hésiter jusqu'au nom de son dernier enquêteur : Ray Cooper.

Oui, madame Hamilton.

— Sarah Leary vit à New York. Je veux que vous

cherchiez tout ce qu'il y a à savoir sur sa vie, sa profession, qui elle fréquente, son adresse, ses clients. Je veux tout, y compris tout ce qui concerne sa santé et notamment une blessure à la jambe gauche.

#Très bien, c'est noté. Je vous rappelle très vite.

— Merci Ray !

Elle raccrocha, satisfaite et impatiente...

*

Non loin du centre-ville.

La route de gravier crissa doucement sous les pneus du 4x4. Ici, le paysage s'était aplani, laissant place à une enfilade de caravanes alignées entre quelques pins et des buissons. Un chien aboyait au loin, des draps clairs ou du linge flottaient sur des cordes à linge. Sarah passa lentement devant un vieux pick-up couvert de poussière, croisa le regard d'un homme assis sur une glacière, qui leva la main en guise de salut. Elle la lui rendit sans un mot.

À Windridge Park, les gens vivaient avec peu, mais tout avait l'air à sa place. Les haies étaient taillées sommairement, les petites allées balayées. Une propreté sans prétention, presque fière.

Arrivée devant une caravane, elle coupa le moteur et évalua son environnement. Une plante grasse trônait dans une cafetière rouillée à côté de la porte, et un chat tigré dormait sur une chaise pliante. Rien n'avait changé ici depuis sa dernière visite l'année dernière. Et pourtant, tout lui semblait soudain étranger, ce qui la fit soupirer.

Il y avait dans son regard vert le même calme trompeur qui lui avait permis de tenir pendant l'audition du testament. Mais ici, loin de Beth, de John

et des autres membres de la famille Hamilton, la tension se devinait sur les traits de son visage.

Elle sortit, referma doucement la porte et aidée par sa canne, elle s'avança vers la vieille Air Stream aux flancs cabossés, où une étiquette « KEEP OUT » fanée était scotchée à une fenêtre fendue.

Devant, sur une chaise pliante en plastique, une femme blonde était assise, jambes croisées, une cigarette entre les doigts, les cheveux en bigoudis roses et bleus, comme sortie d'une sitcom des années quatre-vingt. Elle portait un peignoir rose bonbon et des pantoufles fourrées en regardant sa fille approcher.

— Regardez qui vient rendre visite à sa vieille mère !

— Bonjour, maman.

Jodie se leva et vint prendre Sarah dans ses bras.

— Ma chérie...

Elle recula :

— Je pensais que tu ne venais que le mois prochain ! Tu aurais dû me dire que tu avais avancé tes vacances.

Sarah soupira doucement et Jodie comprit :

— Je vois. Tu n'es pas venue pour les vacances.

— Non... je sais pour Jason Hamilton.

Jodie laissa passer un silence puis ouvrit la porte de la caravane :

— Viens, je vais préparer un peu de thé.

Sarah la suivit et monta les deux petites marches menant à l'intérieur.

L'intérieur de la caravane était petit, mais chaleureux. Rien n'y brillait vraiment, rien n'était de dernière génération, et pourtant tout semblait à sa place, vieilli avec soin et conservé comme un trésor

sans prétention. Le sol était recouvert d'un vieux tapis à motifs floraux passés, un peu râpé par endroits, mais propre. Une banquette aux coussins dépareillés épousait la courbe du mur, surplombée d'une étagère pleine de bibelots : des chats en porcelaine, un petit buste d'Elvis, une boule à neige fendue, un attrape-rêve suspendu à un crochet.

L'odeur du tabac froid, mêlée à celle du savon bon marché, planait dans l'air, familière pour Sarah qui avait grandi ici. Un vieux ventilateur oscillait dans un coin, tandis qu'une radio posée sur l'évier crachotait de temps en temps quelques notes de country. Ce n'était pas le confort. Mais c'était un lieu habité. Et Sarah, malgré tout, y retrouvait l'empreinte de son enfance, comme un cocon poussiéreux qu'on aimait retrouver.

Des photographies étaient punaisées un peu partout, certaines gondolées par le temps. On y reconnaissait Jodie plus jeune, des clichés d'anniversaires dans la cour, sans oublier les photos de Sarah et... de Beth.

Sarah en saisit une et lança :

— Pourquoi tu ne m'as jamais dit pour vous deux ?

Jodie posa la casserole pleine d'eau sur une plaque chauffante et expliqua :

— Pour plein de raisons. D'abord parce qu'il ne voulait pas rester avec moi pour ne pas trahir la mémoire de sa femme.

Elle soupira et ajouta :

— Et ensuite, parce que ça n'a pas duré et que ça n'avait plus vraiment d'importance.

— Me dire qu'il était mon père en avait ! rappela Sarah.

— Je sais, je sais, ma chérie... mais à l'époque, tout

était différent. Et puis... il m'a raconté ce qu'il avait vu dans la grange...il m'a convaincue que si ça venait à se savoir pour nous, pour vous deux, vous en paieriez le prix !

Sarah fronça les sourcils et releva les yeux sur sa mère et lança :

— Maman ! Vous auriez pu simplement nous expliquer la situation au lieu de... de nous mentir et de nous séparer comme vous l'avez fait !

Jodie soupira. Avec le temps, elle avait compris que Jason et elle s'étaient lourdement trompés. Tout comme elle savait qu'un jour, la vérité éclaterait. Mais on ne refaisait pas le passé, on vivait avec. Elle sortit deux tasses d'un petit placard et avoua :

— C'est exactement ce que je voulais faire, ma chérie... mais Jason...

Elle se tourna vers elle, prête à confesser sa plus grande erreur.

— ... il m'a proposé plusieurs arrangements, et je les ai acceptés.

— Quels arrangements ?

— Le premier, payer le crédit de ma caravane.

Sarah fronça les sourcils :

— Tu plaisantes ?

— Et le deuxième, continua Jodie, payer tes études.

Sarah n'y comprenait rien :

— De quoi tu parles ? J'ai obtenu une bourse pour Stanford je te rappelle !

Jodie secoua doucement la tête. Voyant l'eau frémir, elle ôta la casserole du feu et remplit les tasses.

— Oui, une bourse. Mais pour le reste, ce que je gagnais n'aurait jamais suffi à payer ton appartement, ton argent de poche, et les billets d'avion pour que tu rentres pendant les vacances. Alors, Jason a financé

tout le reste.

Un frisson remonta l'échine de Sarah. Le souvenir de sa dernière soirée avec Beth, du bal auquel elle ne s'était jamais rendue, était resté enfoui sous des couches de silence, de regrets et de honte... La chaleur du corps de Beth contre le sien, son rire taquin, leurs mains qui se cherchaient encore quand la lumière s'était allumée. Et puis lui... Jason Hamilton, surgissant dans la grange, le regard froid, la violence de sa main sur son bras, l'arrachant à Beth quand il l'avait tirée dehors comme une voleuse. Elle se revoyait incapable de prononcer un mot, et lui, lui lançant d'une voix brisée : « *Tu ne t'approcheras plus jamais de ma fille, c'est compris ?* ».

Elle avait fui dans le noir, rongée par une honte dont elle ignorait s'il s'agissait de la sienne ou de celle que le père de Beth avait projetée sur elle.

Quand elle était rentrée, Jodie l'avait trouvée en larmes. Et quelques jours plus tard, elle s'envolait pour la Californie.

Aujourd'hui, tout s'imbriquait : rien n'avait été laissé au hasard. Jason Hamilton avait tout orchestré pour l'éloigner, la faire taire, l'arracher à Beth comme on referme une parenthèse inconvenante. Elle n'avait pas seulement fui par peur et par douleur. Jason Hamilton l'avait effacée.

— Tu m'as menti toute ma vie, maman, dit Sarah d'un ton confus.

Jodie acquiesça doucement, un sourire triste aux lèvres.

— Ma chérie... si tu savais comme je regrette. Mais plus le temps passait, plus j'avais peur. Mentir était devenu une habitude et c'était un mensonge auquel j'ai fini par croire. Je l'ai juste... rangé quelque part et j'ai

appris à vivre avec. J'avais peur de ce que ça te ferait, peur que tu me détestes...

Sarah ignorait quoi répondre et ce fut le bruit soudain d'un moteur qui l'arracha à cette discussion. Sans un mot, elle se leva et ouvrit la porte de la caravane avant de se figer sur le seuil.

Elle ne rêvait pas !

Sur la route parallèle à la rangée de caravanes, un 4x4 s'éloignait et Sarah aurait reconnu sa silhouette entre mille : c'était Beth. Sa posture tendue au volant, ce bras gauche posé nonchalamment, ce profil sculpté par la colère et la solitude.

Elle était venue.

Elle avait écouté. Et maintenant, elle partait.

Probablement que Beth avait voulu confronter sa mère... ou elle-même. Mais ce qu'elle avait découvert – *les paiements, les arrangements, le mensonge organisé par leur père* – avait suffi à la faire partir.

Or Beth Hamilton n'était pas du genre à fuir...

Sauf quand quelque chose venait briser l'une de ses digues de contrôle. Car c'était toujours ainsi qu'elle l'avait connue. Beth fuyait pour se taire, pour réfléchir et pour survivre.

— Tout va bien ? demanda Jodie en approchant derrière elle ?

Sarah préféra ne pas lui expliquer ce qu'elle venait de voir.

— Oui, j'ai juste cru qu'il y avait quelqu'un.

Jodie but une gorgée de thé et demanda :

— Au fait, tu ne m'as pas dit. Tu restes combien de temps, ma chérie ?

Sarah hésita, fixant la route où Beth avait disparu.

— J'avais prévu de repartir ce soir, mais...

Elle se retourna vers sa mère.

— ... il se peut que je reste quelques jours.

— Tu ne pouvais pas m'annoncer meilleure nouvelle ! J'avais prévu de faire griller des brochettes au barbecue ce soir avec Philis, tu te joindras à nous ?

— Avec plaisir, maman. Mais avant ça, je vais aller en ville à l'hôtel pour laisser mes affaires et prendre une douche et je reviens.

— Mais reste dormir ici, il n'y a qu'un lit, mais tu sais qu'on y dort très bien.

— J'ai besoin de mon intimité !

Elle posa un baiser sur sa joue.

— À tout à l'heure.

CHAPITRE 3

*

« Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. »

Ainsi parlait Zarathoustra
Nietzsche

*

Beth avait conduit sans réfléchir sans avoir de plan et sans intention claire. Elle avait juste besoin d'éloignement, de silence, de solitude. Le moteur gronda pendant dix minutes à travers les courbes du Montana, loin du ranch, loin des souvenirs, loin d'elles.

Puis elle s'était arrêtée dans un coin perdu que personne ne connaissait vraiment, sauf elle. Un ancien sentier forestier dérobé, laissé à l'abandon, dissimulé par des bosquets de saule et une palissade de genévriers. Il fallait savoir où poser les pneus, franchir une brèche étroite entre deux troncs, puis suivre la trace à peine marquée d'un vieux chemin de terre jusqu'à une clairière pendant dix bonnes minutes.

Au bout se trouvait la rivière de Fork Madison, bordée de pierres blanches et d'herbe haute. Un grand arbre s'élevait, un sycomore tordu par les années, ses branches penchées vers l'eau comme pour se confesser à elle. C'était pour Beth un sanctuaire...son

trou noir, le lieu où elle venait se laver de ses péchés chaque année quand elle revenait dans le Montana.

Mais cette année elle était en avance.

Personne du ranch ne connaissait l'endroit. Elle y était venue enfant, adolescente, puis adulte, à chaque fois qu'elle avait cru exploser. Elle y avait pleuré toutes les larmes de son corps le départ de Sarah, ici où personne n'aurait pu la voir. Elle y avait bu aussi... des litres et des litres de scotch, de whisky, de rhum, de vodka, tout ce qu'elle trouvait derrière le bar de son père. Elle y avait frappé le tronc du sycomore jusqu'à s'en fendre les phalanges.

Et son cher ami était toujours là.

Elle enleva ses bottes pour sentir la terre sous ses pieds. Ses talons s'enfoncèrent dans l'herbe molle, dans cette boue vivante qui ne la jugeait pas.

Puis soudain... un cri. Le sien... long, déchirant.

Ce n'était pas un cri d'appel à l'aide, mais un cri de rage et de désespoir. Un cri qu'on pousse quand on n'arrive plus à chialer, quand le corps et les tripes ne savent plus comment contenir l'explosion d'un cœur brisé.

Elle agrippa ses cheveux à deux mains, tira jusqu'à se faire mal, juste assez pour canaliser sa peine. Puis elle regarda le ciel, et cria encore :

— PUTAIN ! Putain de salopard...

Ses yeux semblaient humides, mais ses larmes, arrogantes, refusaient de couler. Son cœur battait si fort qu'il donnait l'impression de vouloir exploser, comme s'il était sur le point de se déchirer sous la pression de son rythme avant de se briser. Pourquoi ne s'arrêtait-il pas ? Pourquoi ce battement obstiné, insoutenable, refusait-il de mourir avec la douleur accumulée au fil ces années ? Elle fouilla dans sa veste,

trouva le paquet de lingettes qu'elle gardait toujours dans une poche intérieure. Elle en sortit une, se frotta les mains, les doigts, les ongles, les articulations.

Encore.

Et encore.

Elle en prit une deuxième.

Puis une troisième.

Elle frottait plus fort, comme si elle avait pu - ou pouvait - effacer quelque chose.

Purger. Nettoyer le souvenir.

Mais rien ne changeait, rien ne partait.

Elle avait envie de vomir, envie de fracasser quelque chose, envie de frapper jusqu'à ce que les os cèdent.

Elle lança la boîte de lingettes à travers la clairière. Celle-ci rebondit contre un tronc et tomba dans l'herbe.

Elle n'était pas seulement en colère.

Elle était trahie, humiliée.

Pas seulement parce que son père avait menti.

Mais parce qu'il avait aussi acheté le silence.

Il avait mis un prix sur la douleur.

Il avait effacé Sarah d'un chèque et offert Stanford comme un os à un chien.

Et elle... elle avait mordu.

Elle avait cru que Sarah était partie par peur et qu'elle reviendrait, mais ce n'était jamais arrivé.

Elle l'avait maudite pour ça, plus que son père.

Et pourtant, tout était sa faute à lui.

Elle n'y était pour rien !

Il l'avait vendue sans qu'elle-même ne le sache.

Et Beth... elle était restée au ranch, seule comme une conne, à crever dans ses silences, à crever de son absence, à se construire une forteresse de rage, de

colère et de haine pour ne pas s'effondrer.

Elle se releva, tremblante et essuya ses joues.

Elle marcha vers l'arbre, posa ses paumes contre l'écorce et se retint de frapper... encore.

Elle ne savait plus si elle voulait tuer son père ou le ressusciter pour lui hurler au visage. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne pouvait pas rentrer maintenant, ni au ranch, ni auprès de John. Quant à son idée première d'aller voir Sarah, impossible. Pas tant que cette rage n'aurait pas trouvé d'exutoire, pas tant qu'elle n'aurait pas repris ses esprits et digéré cette vérité bien plus grande qu'elle, celle qui lui rappelait que ce mensonge avait bousillé sa vie... que Sarah et elle avaient le même sang... ce même foutu sang si important pour elle. Source de vie, source de mort...

Comment avait-il pu lui cacher ça ?

A suivre dans la version intégrale

